REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET REPRÉSENTATIONS DE L'ÉTRANGER DANS UN COURS DE TRADUCTION ARABE-FRANÇAIS

Héba MEDHAT-LECOCQ
PLIDAM, INALCO

Introduction

Apprendre une langue étrangère ne se limite pas seulement à l'acquisition de son lexique et de ses règles de grammaire. Car derrière les signes, se trouve caché l'au-delà des signes qui comporte toutes les charges sociales et affectives véhiculées par ces derniers. Derrière le sens explicite du texte ou de la parole, il y a le plus souvent un sens implicite loin d'être négligeable. Autrement dit, derrière la langue, il y a toute la culture des usagers de cette langue. Ainsi, langue et culture sont indissociables dans le processus de l'apprentissage d'une langue étrangère.

Si, selon Tylor (La civilisation primitive : 1871), la culture est considérée « dans son sens ethnographique le plus large, [comme] ce tout complexe qui englobe les connaissances, les croyances, l'art, la morale, la loi, la tradition et toutes autres dispositions et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société », il va de soi que la culture d'un peuple ou d'une communauté embrasse toutes les valeurs et représentations sociales de ce peuple ou de cette communauté. Cependant, il arrive parfois, au cours de l'apprentissage d'une langue étrangère, que l'apprenant débutant, ne partage pas les mêmes représentations que les usagers de cette langue et découvre des incompatibilités entre les deux cultures : la sienne et celle de la langue étrangère à apprendre. C'est à ce moment-là que l'enseignant doit intervenir et tenter de rapprocher les deux mondes en explorant les représentations de l'étranger et en suscitant un débat entre les acteurs sociaux.

Qu'en est-il d'un public avancé qui maîtrise la nouvelle langue et commence à se familiariser avec les représentations des usagers de cette langue ? Et quel sera le rôle de l'enseignant si le cours assuré est un cours de traduction, là où les deux langues, et donc les deux cultures, sont présentes d'une manière évidente sur la table des négociations ?

Pour répondre à ces questions, nous devrons dans un premier temps poser le cadre de notre étude, ceci en rappelant la différence entre la *traduction pédagogique* et la *traduction professionnelle*.

Dans un deuxième temps, à travers la traduction en français de trois exemples extraits de la presse égyptienne, nous présenterons les étapes de la *traduction interprétative*, celle que nous proposons à notre public d'apprenants. Afin que le lecteur puisse suivre la progressivité de notre raisonnement, nous exposerons pour chacun des exemples étudiés le rôle des *représentations sociales* à l'étape de la compréhension, le rôle *des représentations de l'étranger* au cours de l'étape de la reverbalisation (la réexpression), pour arriver à un dernier point, celui de *la médiation interculturelle* assurée par le traducteur.

1. Traduction pédagogique / Traduction professionnelle : une dichotomie problématique

La traduction pédagogique est exercée dans le cadre d'un cours de langue pour l'une des deux raisons suivantes :

- soit pour expliquer le sens d'un mot, d'une expression ou d'un texte et dans ce cas-là, l'enseignant joue le rôle du traducteur et l'étudiant celui du destinataire ;
- soit pour contrôler les connaissances linguistiques (lexicales, grammaticales, etc.) de l'étudiant dans la langue étrangère enseignée.

Dans ce deuxième cas, c'est l'étudiant qui joue le rôle du traducteur et l'enseignant celui du destinataire. Cependant, il s'agit d'un destinataire trop averti qui connaît bien, non seulement le texte source, mais aussi celui qui devra être produit par l'étudiant dans la langue cible. Ce même destinataire attend le texte traduit, non pas pour en découvrir le sens, mais pour évaluer les connaissances linguistiques de l'étudiant. Ce qui, dès le départ, met ce dernier dans une situation d'autodéfense linguistique. Son objectif principal n'est pas celui de transmettre le sens du texte à son destinataire qu'est l'enseignant, puisque celui-ci le connaît parfaitement, mais de lui prouver sa connaissance du sens de chaque mot du texte. Et c'est cette situation qui entraîne l'étudiant sur la voie de la traduction littérale, le mot à mot.

Quant à *la traduction professionnelle*, comme son nom l'indique, elle est produite par un professionnel de la traduction à savoir, le traducteur. Celui-ci a pour destinataire un lecteur cible qui, le plus souvent, ne connaît pas la langue source et, par conséquent, le texte source. Ce traducteur se livre donc à sa seule tâche, celle de transmettre le sens du texte à son destinataire. Pour ce faire, il cherche, non pas le sens des mots séparés les uns des autres, mais le sens explicite et implicite du texte entier, et véhiculé par ces mots dans leur contexte de situation. Il interprète le texte pour saisir le dire et le vouloir dire de l'auteur dans le but de les reformuler dans la langue cible. *Il s'agit donc d'une traduction interprétative*.

Il est à noter que le but de notre comparaison entre ces deux types de traduction, n'est pas de jeter à bas la traduction pédagogique, mais de montrer que même celle-ci doit être enseignée, comme la traduction professionnelle, selon le même principe de la traduction interprétative. Cela étant, on ne traduit un texte que pour en transmettre le sens dans une langue différente à un destinataire usager de cette langue. Une fois le texte traduit, on peut procéder à toute sorte d'analyse contrastive entre les deux langues : lexique, syntaxe, grammaire, etc.

2. Pour une traduction interprétative : trois exemples à l'appui

Les exemples que nous avons choisis pour étayer notre propos sont des extraits de quelques articles de presse du journaliste égyptien Osama Gharib, articles qu'il avait publiés dans le journal « El-Masri Al-Yom » et qui se caractérisent par une critique virulente de la société égyptienne où beaucoup de catégories socio-professionnelles et beaucoup d'hommes politiques n'ont pas été épargnés. Ces articles ont eu un tel succès que le journaliste a fini par les publier dans un livre auquel il a donné le titre suivant :

Exemple (1)

مصر ليست أمي. دي مرات أبويا

(Masr laysat ommi. Di mrât abouya)

Littéralement : -l'Egypte n'est pas ma mère. Elle est ma belle-mère**.**

Ce titre est doublement accrocheur.

Accrocheur d'abord sur le *plan sémantique* dans la mesure où l'auteur véhicule l'idée d'une Egypte qu'il ne considère pas comme une mère, avec le sens de mère patrie. Et on comprend qu'il n'y trouve pas la protection et l'assurance qu'on trouve dans cette dernière.

La deuxième idée est celle, venant confirmer la première, d'une Egypte cruelle comparée à une belle mère (la femme du père), représentée dans ce pays par sa cruauté avec ses beaux-enfants et incarnant par conséquent l'image de la méchante marâtre.

Ce titre nous retient également par *l'effet stylistique* que l'auteur crée en utilisant deux registres différents, puisque la première partie « *l'Egypte n'est pas ma mère* » est rédigée en arabe littéral, et la deuxième « *Elle est ma belle-mère* » en égyptien parlé, registre très peu fréquent dans ce genre de textes. Avec ce passage d'un registre à l'autre, l'auteur renonce au « niveau zéro de l'écriture » (N. R-Pourchot, 1998 : avant-propos) et éloigne son style de toute « neutralité langagière » (Ibid : avant-propos). Cette rupture de la cohérence stylistique du titre crée un effet légèrement comique qui vient amortir le choc provoqué par l'idée d'une Egypte cruelle avec l'un de ses sujets.

Pour comprendre l'implicite caché derrière les signes linguistiques, il faudra aller plus loin et interpeller « les représentations sociales » des Egyptiens pour les idées présentées dans ce titre. Car, « ensemble organisé et hiérarchisé des jugements, des attitudes et, des informations qu'un groupe social donné élabore à propos d'un objet » (Abric, 1996 : P.11), les représentations sociales jouent un rôle essentiel à l'étape de la compréhension du texte à traduire.

D'abord, en ce qui concerne la première partie, « *L'Egypte n'est pas ma mère* », avant la publication de l'ouvrage en question, l'idée de la mère patrie était presque intangible chez les Egyptiens. On pouvait les voir critiquer leurs chefs d'Etat, leurs ministres, leurs supérieurs d'une manière générale, mais sans toucher à l'Egypte, la mère patrie. L'auteur vient donc surprendre ses lecteurs égyptiens par la

désacralisation de cette idée. En plus, il utilise une phrase qui n'est que le contraire d'une bribe de chanson très fréquente en Egypte, à savoir : « l'Egypte est ma mère ». Aucun Egyptien n'a pas un jour chanté ou fredonné cette chanson.

Ceci nous laisse déduire que L'Egypte jusqu'à l'apparition de ce titre était considérée comme une mère pour tous les Egyptiens. Il vient donc provoquer un *sentiment de déception* chez le lecteur égyptien. On déduit également que, malgré l'emploi des pronoms affixes ي et يا qui ont pour équivalent français l'adjectif possessif *ma*, l'auteur n'est pas le seul concerné, et que cette cruauté de la patrie touche tous les Egyptiens. L'auteur vient donc casser une norme sociale et ébranler une idée collective bien enracinée dans la tête et le cœur de tous les Egyptiens, celle de l'Egypte mère, la mère patrie.

Pour interpréter le sens de la deuxième phrase du titre avec les valeurs sociales et affectives que celle-ci porte, il faudra chercher dans la mémoire collective des Egyptiens qui voient surgir l'image de la méchante marâtre évoquée dans les contes pour enfants dès que l'on prononce l'expression مرات أبويا « ma belle mère » seulement dans ce registre de l'égyptien parlé. Ce qui provoque chez le lecteur égyptien un *sentiment d'amertume*, qui sera tout de même atténué par l'effet humoristique créé par le passage d'un registre de la langue à un autre.

Et qu'en est-il des « représentations de l'étranger » pour ce titre ?

Un lecteur français qui lira ce titre composé de deux phrases, déduira peut-être avec un petit effort intellectuel le vouloir dire de l'auteur, à savoir : l'Egypte n'est pas une mère patrie, bienveillante à l'égard de ses sujets qui y voient la cruauté d'une belle-mère.

Mais, ce même lecteur français n'y verra pas que ce sentiment de déception concerne tous les Egyptiens. Il peut, en interprétant le sens de cette phrase, voir un auteur qui n'aime pas l'Egypte. Il sera donc question, pour ce lecteur, d'un point de vue personnel, celui de l'auteur et non pas de tous les Egyptiens.

Nous tenons à souligner ici l'importance de l'exploration des représentations de l'étranger au cours de l'étape de la déverbalisation, lorsque le traducteur rejette les signes linguistiques du texte source pour n'en retenir que le sens. Car, en explorant les représentations de l'étranger, il voit clairement les idées et images dissimulés derrière les signes et qui, bien qu'évidentes pour l'usager de la langue, restent invisibles pour un étranger.

Lorsque de telles réflexions sur les représentations de l'étranger, sont partagées avec l'étudiant dans un cours de traduction, elles permettent de l'orienter vers un destinataire autre que l'enseignant, à savoir : le lecteur cible, français dans le cas présent. Et c'est là que dans son rôle de traducteur, il devient « médiateur interculturel » qui tente de rapprocher les deux visions du monde et de transmettre au destinataire, tout en tenant compte du bagage culturel de ce dernier, le sens du texte à traduire. Après l'avoir armé d'un tel bagage de réflexions, il sera plus facile pour l'étudiant confronté à la traduction du titre en question de comprendre pourquoi on lui propose une traduction comme la suivante :

« Egypte, l'amère patrie »

Voilà un titre « français » mieux placé pour couvrir le sens explicite et implicite de son équivalent arabe. Français d'abord avec ce jeu de calembour, cette figure de style chère à la langue française et très fréquente notamment dans les titres français. Nous tenons à souligner ici qu'un tel choix permet au traducteur de s'adresser à son lecteur cible à travers le bagage linguistique et culturel que celui-ci détient, et par la suite de lui transmettre le sens de la manière la plus naturelle qui soit. « L'amère expérience, dit Abdelfattah Kilito, m'a enseigné que l'autre ne s'intéressera à moi que si je me tourne vers lui. » (2008 :16). En plus, ce jeu de mots entre *la mère* et *l'amère* nous laisse entrevoir ces sentiments de *déception* et *d'amertume* qu'éprouve un Egyptien à la lecture de ce titre.

Exemple (2)

Dans l'un des articles présentés dans son ouvrage, Osama Gharîb nous raconte l'histoire du jeune chanteur égyptien Tamer Hosni qui, pour fuir le service militaire, a dû présenter une fausse attestation de service militaire accompli. Accusé de falsification de documents officiels, ce jeune chanteur sera jugé et emprisonné. Mais, le jour de son jugement beaucoup de ses fans, notamment des jeunes, se sont rassemblés devant le tribunal pour le soutenir. Dans un style très sarcastique l'auteur dit à propos de ces jeunes :

« كل الشباب و الفتيات من الذين يحترمون الموهبة و يقدّرون نعمة ربنا لمؤازرة تامر في محنته و توافدوا

(من كل فج عميق ليشهدوا محاكمة تامر..." (صـ ٩٧

Littéralement :

« C'est pour cela que les jeunes garçons et les jeunes filles parmi ceux qui respectent le talent et apprécient la grâce de Dieu se sont rassemblés pour soutenir Tamer dans son épreuve et ont afflué de tout chemin éloigné et profond pour assister au jugement de Tamer ».

Ce qui attire l'attention dans la traduction littérale de cet exemple, ce sont les trois expressions soulignées. L'expression **«** *qui respectent le talent* » toute seule, séparée de son contexte, ne comporte aucune charge ironique. Mais introduite dans ce contexte et surtout suivie de l'expression **«***apprécient la grâce de Dieu* », elle laisse le lecteur égyptien comprendre que les deux expressions sont utilisées par antiphrase.

Certes, dans « les représentations sociales » des Egyptiens, tout ce qui est considéré comme une grâce de Dieu devient sacré pour ces derniers qui finissent par le vénérer. Mais l'expression **«** *apprécient la grâce de Dieu* » est trop exagérée pour qualifier un artiste par rapport à ses fans. L'auteur l'utilise ici dans un style ironique.

C'est à travers cette antiphrase, cette figure de style où « l'intonation et le contexte suffisent, [...] à faire entendre le vrai en disant le faux » (N.R-POURCHOT 1998 : 17), le lecteur peut entendre ce ton ironique avec lequel il évoque le chanteur et ses fans.

Quant à la troisième expression, « *de tout chemin éloigné et profond* », apparaissant dans ce contexte de situation, elle nous oriente vers le sens de : *de tous côtés*, *de toutes parts*, *de très loin*, etc. Mais, elle renvoie aussi tout Egyptien à un verset de Coran sur le pèlerinage, à savoir :

"" و أذّن في الناس بالحجّ يأتوك رجالاً و على كلّ ضامر يأتين من كل فجّ عميق

(sourate Al-Hajj (le pèlerinage), verset 27)

« Et fais aux gens une annonce pour le Hajj. Ils viendront vers toi, à pied, et aussi sur toute monture, venant de tout chemin éloigné ». (Traduction du complexe du Roi Fahd)

Il est à signaler ici que, tout au long de la période du pèlerinage, ce verset est diffusé en Egypte plusieurs fois par jour à travers les médias. En plus, à la télévision, ce verset lorsqu'il est récité, est accompagné de l'image des pèlerins qui affluent vers la Mecque et les autres lieux saints en Arabie Saoudite.

Ainsi, dire que les jeunes affluent *de tout chemin éloigné* vers le tribunal où Tamer Hosni est jugé, laisse imaginer que ce chanteur est vénéré comme un saint, de telle sorte que le tribunal où il doit comparaître s'est transformé en un lieu de pèlerinage.

Cependant, si nous explorons les « représentations de l'étranger **»,** français dans le cas présent, pour la même expression « *de tout chemin éloigné et profond* », nous constaterons qu'il ne peut pas deviner toute la charge culturelle cachée derrière les signes linguistiques de cette expression, celle des pèlerins affluant de toutes parts vers les lieux saints. Cela dit, il ne peut pas comparer cette image à celle des jeunes affluant vers le tribunal où leur artiste adoré sera jugé. Donc, sans les éléments culturels et religieux que nous venons de fournir, les représentations de l'étranger seront ici incompatibles avec les représentations sociales des Egyptiens.

D'autant plus que les mots et les expressions de cette phrase, déjà loin de répondre à l'idiomaticité de la langue française, ne permettent pas à un lecteur étranger de découvrir le ton ironique avec lequel l'auteur s'exprime.

Comment donc rendre justice à toutes ces valeurs culturelles portées par cette phrase ?

Par quel moyen peut-on conserver ce ton ironique avec lequel l'auteur fait l'éloge du chanteur Tamer Hosni et explique la réaction de ses fans le jour de sa comparution devant le tribunal ?

Avec ces interrogations, le traducteur se trouve sur la voie de « la médiation interculturelle » afin de transmettre à son lecteur cible toutes ces images cachées derrière les signes.

Compte tenu de ces éléments, la traduction suivante peut être proposée :

« C'est pour cette raison que de nombreux jeunes des deux sexes, parmi les fans de Tamer Hosni, "ce don du ciel" dont ils "vénèrent " le talent, se sont rassemblés autour de lui pour le soutenir dans cette épreuve. Et comme les pèlerins vers les lieux saints, on les a vus affluer de toutes parts pour assister à l'audience du jugement de leur idole. »

Nous soulignons que si dans ce nouveau texte, nous avons placé « ce don du ciel » et « vénèrent » entre guillemets, c'est pour conserver le style ironique de l'auteur du texte source. Et afin de transmettre toute la charge culturelle véhiculée par l'expression *de tout chemin éloigné et profond*, nous avons été amenée à ajouter l'expression *Et comme les pèlerins vers les lieux saints*. Ceci dans un objectif de compenser l'absence de cette image dans les représentations de l'étranger, alors qu'elle est bien enracinée dans la mémoire collective des Egyptiens.

Ainsi, à travers la traduction interprétative, de cet exemple, nous pouvons voir la grande marge de liberté dont dispose le traducteur afin de pouvoir passer avec toute fidélité le sens à son lecteur cible. Ceci nous emmène à souscrire à l'idée d'Elisabeth Lavault (1998 : 56) selon laquelle « la liberté de choisir une forme linguistique appropriée pour reproduire l'effet voulu par l'auteur appartient au traducteur, […] ».

Exemple (3)

Dans un autre article sur le pèlerinage, l'auteur critique violemment les instances chargées d'organiser le pèlerinage vers la Mecque. Il les accuse de gaspiller le budget de l'Etat et de faire des dépenses inutiles sous prétexte d'encadrer les pèlerins Egyptiens et de leur prêter secours en cas de besoin.

فنجد بعثة لوزارة الأوقاف يقال أنها تسافر بغرض رعاية الحجاج دينياً و ثقافيّاً و تضم موظفين من " كل نوع بحوزتهم بدل السفر مربوطاً تحت ملابس الإحرام و معهم كل أنواع الفتاوي.... عادة و اكسترا و كومبو ! (ص١٥٨)-

Littéralement :

« Et l'on trouve une délégation du ministère des waqfs, on dit qu'elle part (en pèlerinage) pour prendre soins des pèlerins sur les plans religieux et culturel et elle comporte des fonctionnaires de tout genre et portant sur eux les frais du voyage attachés sous les vêtements de pèlerinage et avec eux tous les genres de fatwas… normale, extra et combo ! »

Avant d'analyser « les représentations sociales » des Egyptiens que nous pouvons lire dans cette phrase, il convient tout d'abord d'expliquer le rôle du ministère égyptien des waqfs dont il est question dans cette citation. Créé à l'origine pour gérer les affaires des biens légués (waqfs), ce ministère a vu son rôle s'étendre progressivement à l'époque moderne pour s'occuper encore d'autres affaires religieuses : la gestion des mosquées, le recrutement des imams, le pèlerinage, etc.

Analysons maintenant l'expression « *portant sur eux les frais du voyage attachés sous les vêtements de pèlerinage* ».

D'abord pour un musulman, dès que l'on porte les vêtements de pèlerinage, on passe dans un état spirituel qui doit nous amener à renoncer à tout ce qui est matériel. On les désigne par *vêtements de l'ihrâm*, le mot *ihrâm* désignant « l'assomption à un état de sacralisation physique et spirituelle » (AL-KHOLI, 1993 : 18).

Un lecteur égyptien verra donc un contraste flagrant entre d'une part, *les frais du voyage* qui représentent l'aspect matériel de la vie et d'autre part, *les vêtements de*

pèlerinage sous lesquels ces frais sont rangés et qui représentent le côté spirituel du pèlerinage et invitent celui qui les porte à s'abstenir aux plaisirs du monde, y compris l'argent.

Quant au fait que cet argent soit attaché sous les vêtements et non pas dans la poche de ces personnes, ceci est évident pour un Egyptien et pour tout musulman. Car ce vêtement est « composé de deux pièces d'étoffes non cousues » (Ibid : p18). Il est donc dépourvu de poche. Ce qui fait que les pèlerins mettent leur argent dans une trousse qu'ils attachent avec une ceinture soit sur, ou sous les vêtements.

Dans ce même contexte, l'auteur nous parle également de tous les genres de *fatwas…. normale, extra et combo*.

Rappelons que la fatwa est un avis ou un décret donné par un homme de religion « *sur un point de doctrine ou une question de droit difficile à résoudre* » (Trésor de la Langue Française, Fetfa). Mais comme au cours des ces deux dernières décennies on a vu apparaître des fatwas insensées émises par des personnes non qualifiées, ce mot a gagné de nouvelles valeurs qui rendent quelquefois son emploi péjoratif, ceci dans certains contextes, dont celui en question. Autrement dit, dans « les représentations sociales des Egyptiens », le mot *fatwa* peut être utilisé dans son premier sens, ou porter une connotation péjorative comme c'est le cas dans cet exemple. C'est le contexte qui le définit.

L'auteur va encore plus loin en qualifiant ces *fatwas* de *normales, extra et combo*. Il emploie ces termes fréquemment utilisés par les différentes chaînes de restauration rapide en Egypte pour évoquer les dimensions de sandwichs en vente. Il est à signaler ici que ces chaînes sont tellement fréquentes en Egypte que leur vocabulaire sur les menus et les sandwichs fait aujourd'hui partie du langage quotidien des Egyptiens. En dépit du fait que ces termes soient connus pour un Egyptien moyen, ils sont *déplacés* pour décrire *les fatwas*, ce qui crée un effet comique et montre l'incohérence de ces fatwas, ainsi que leur manque de sérieux.

Cependant, « les représentations de l'étranger » ne permettront pas à ce dernier de voir toutes les images véhiculées par les signes de cette phrase.

Un lecteur français qui cherche à interpréter l'image des membres de la délégation attachant *leur frais de voyage sous les vêtements de pèlerinage*, et qui en même temps ne sait pas que c'est le cas de tous les pèlerins, puisque leurs vêtements sont dépourvus de poche, peut aller loin dans son analyse et croire que ces personnes cachent cet argent et qu'il s'agit donc de sommes qu'ils avaient détournées.

Or, le vouloir-dire de l'auteur est beaucoup plus simple. Il accuse ces derniers de manquer à leur devoir et à leur mission principale, à savoir : le pèlerinage et l'encadrement des pèlerins égyptiens, et lorsque on le leur reproche, ils sortent des *fatwas* de tout genre.

Et nous revenons encore au mot *fatwa* pour dire que bien qu'il ne soit pas attesté par tous les dictionnaires français, il est fréquemment employé dans la presse et les médias, notamment avec sa connotation péjorative. Donc, l'emprunt à l'arabe *fatwa* constitue le mot approprié au sens voulu par l'auteur.

Quant aux différentes « tailles » de fatwas, à savoir *normal, extra et combo*, bien que ce vocabulaire existe en France chez quelques chaînes de restauration rapide, il

n'est pas suffisamment connu et employé par le grand public français pour l'utiliser, d'autant plus dans un contexte déplacé.

Dans un but de rapprocher les deux mondes, d'éviter une sous-interprétation ou une surinterprétation de la part de son destinataire pour le sens véhiculé par ce texte, le traducteur qui devient un « médiateur interculturel », cherchera à transmettre le sens véhiculé par ce texte et ne manquera pas, avec un va-et-vient entre les deux cultures, de trouver dans la langue cible les signes linguistiques susceptibles de rendre justice au texte source.

La proposition de traduction pourrait être :

« Et l'on voit une délégation du ministère des affaires religieuses (Waqfs) partir avec nos pèlerins, soit disant pour leur prêter assistance et les encadrer sur les plans religieux et culturel. Cette délégation comporte toute une palette de fonctionnaires portant dans leurs trousses rangées sous leurs austères vêtements de pèlerinage, les frais du voyage qu'ils ont encaissés, ainsi que des fatwas de toute taille… allant du small à l'extra large ! »

Ici, le traducteur, en ajoutant l'adjectif *austère* aux vêtements de pèlerinage, montre le contraste entre ceux-ci et les frais du voyage. En précisant que ces frais ont été *encaissés*, il invite son lecteur à bannir l'idée de leur détournement. Enfin, en parlant de fatwas *allant du small à l'extra large*, il utilise des expressions anglaises et aussi bien déplacées que celles du texte source, mais beaucoup plus familières au lecteur français.

Sans toutes ces adaptations à la langue et à la culture cibles, l'étudiant / traducteur risque, et nous l'avons vu dans les exemples ci-dessus, de produire un effet d'ambiguïté dans le texte cible. Car, comme le dit Lavault (1998 : 84), « *Si l'étudiant [qui traduit à sa grand-mère une recette de cuisine anglaise], n'a pas pensé à adapter les degrés Fahrenheit en degrés Celsius pour le four de la grand-mère, le gâteau risque d'être brûlé et la traduction inacceptable ; […]* ».

Conclusion

Enseigner une langue, c'est enseigner avec, toute la culture des usagers de cette langue.

Mais la culture d'un peuple embrasse les croyances, les principes et les valeurs de ce peuple. On y trouve, par conséquent, toutes les représentations sociales de ce peuple. Ainsi, pour un public débutant, l'enseignant d'une langue étrangère a la tâche de lui apprendre, non seulement les mots de cette langue, mais aussi toutes les charges sociales, affectives et émotionnelles cachées derrière ces mots. Cela dit, les représentations sociales des usagers de la langue concernée sont toujours présentes dans un cours de langue. Mais en même temps, la culture et les représentations de l'apprenant ne cessent de s'activer tout au long du processus d'apprentissage. Elles sont là pour juger, accepter ou refuser celles des usagers de la langue étrangère à apprendre. Et c'est là que l'enseignant intervient pour tenter de rapprocher les deux mondes.

Cependant, dans un cours de traduction pour un public avancé, le rôle des acteurs sociaux change, puisque l'apprenant est déjà familiarisé avec la nouvelle culture et garde dans son bagage culturel les deux types de représentations, les siennes et celles de l'étranger. Les rôles changent également avec l'apparition d'un nouvel acteur : le destinataire de la langue cible, le plus souvent la langue maternelle de l'étudiant. Pour enseigner la traduction interprétative à l'apprenant, pour lui demander une traduction fidèle au sens et non pas à la forme, l'enseignant doit faire apparaître sur scène ce nouvel acteur avec tout le bagage linguistique et culturel que celui-ci porte. Car c'est à lui que l'étudiant doit s'adresser, et non pas à l'enseignant comme il le fait souvent dans un cours de langue. Et c'est à cette étape-là que la place de l'enseignant et celle de l'apprenant change sur l'échiquier linguistique, lorsque le premier cède la place à un autre destinataire, le lecteur cible, et se relègue au second rang par rapport à celui-ci. Quant à l'apprenant, il passe du niveau débutant qui préoccupe l'enseignant par ses représentations pour la nouvelle culture, à celui du « médiateur interculturel » entre l'auteur du texte du départ et le lecteur du texte d'arrivée.

Bibliographie

Références françaises

ABRIC J.C. (1996) : « De l'importance des représentations sociales dans les problèmes de l'excusion sociale », in *Exclusion sociale, insertion et prévention, Saint Agne, éd. Eres*.

AL-KHOLI Al-Bahiye - Al hadj (s.d.) Le pèlerinage et le pèlerinage restreint, Conseil Supérieur des Affaires Islamiques RAE.

DELISLE Jean & LEE-JAHNKE (1998) : Hannelore, *Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement. la simulation comme méthode d'apprentissage de la traduction.* Sous la direction de Jean Delisle et Hannelore Lee-Jahnke. Les presses d'Université d'Ottawa, Ottawa, 242 pages.

LAVAULT Elizabeth (1998) : *Fonctions de la traduction en didactique des langues. Apprendre unelangue en apprenant à traduire.* Nouvelle édition entièrement remise à jour. Didier érudition. Collection de traductologie. Paris,128 pages.

KILITO Abdelfattah (2008) : *Tu ne parleras pas ma langue.* Essai traduit de l'arabe par Francis Gouin. Edition Sindbad Actes Sud, Paris, 311 pages.

RICALENS-POURCHOT Nicole (1998) : *Lexique des figures de style,*. A. Collin,

TYLOR Edward Burnet (1871) *La civilisation primitive*, [en ligne]

http://fr.encarta.msn.com/encyclopedia_761561730/culture.html

Référence arabe

GHARIB Osama :

أسامة غريب، مصر *ليست أمي.. دي مرات أبويا*، دار ميريت، القاهرة ٢٠٠٨، ٢٩٢ صفحة.